



Les quatre Grâces

ROMAN

PATRICIA
GAFFNEY


CHARLESTON
POCHE

PATRICIA GAFFNEY

Les quatre Grâces

Emma, Rudy, Lee et Isabel ont peu en commun, si ce n'est leur amitié, indéfectible. Depuis dix ans, elles se réunissent une fois par semaine et forment le Club des Grâces. Avec esprit, humour et compassion, elles partagent les bons moments et surmontent les coups durs : le divorce d'Isabel et son cancer ; la déprime de Rudy ; les doutes d'Emma quant à sa vocation d'écrivain... Face aux aléas de la vie, elles sont plus fortes à quatre.

Jusqu'au jour où survient une épreuve à laquelle elles n'étaient pas préparées. Comment les Grâces surmonteront-elles, chacune à leur façon, cette crise sans précédent ?

Un incontournable de la littérature contemporaine américaine

« Une magnifique histoire d'amitié. »
Library Journal

Patricia Gaffney est l'autrice à succès de nombreux romans publiés dans le monde entier. *Les quatre Grâces*, considéré comme un classique aux États-Unis et best-seller du *New York Times*, du *Publishers Weekly* et du *USA Today*, s'est vendu à plus de 1,6 million d'exemplaires dans le monde.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Élisabeth Luc

Design : Caroline Gioux
Image : © LenLis / Shutterstock

Texte intégral
ISBN : 978-2-36812-697-4



9 782368 126974

8,90 euros
Prix TTC France

Rayon :
Littérature étrangère


CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

LES QUATRE GRÂCES

De la même autrice
Une valse à trois temps, 2015

Titre original : *The Saving Graces*

Un roman publié initialement en langue anglaise par HarperCollins Publishers.

© 1999 Patricia Gaffney

Pour la traduction :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-697-4

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Élisabeth Luc

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Patricia Gaffney

LES QUATRE GRÂCES

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Élisabeth Luc


CHARLESTON
POCHE

EMMA

Si un mariage sur deux se termine par un divorce, combien de temps dure un couple, en moyenne ? Ce n'est pas une question rhétorique : j'aimerais vraiment le savoir. Moins de neuf ans et demi, je parie. Les Quatre Grâces existent depuis neuf ans et demi et pas un nuage à l'horizon. On se parle encore, on remarque toujours des petits détails chez les unes et les autres, un kilo perdu, une nouvelle coiffure, des chaussures neuves... À ma connaissance, aucune d'entre nous n'est en quête d'une amie plus jeune et plus fraîche...

Jamais je n'aurais cru que le groupe tiendrait aussi longtemps. Je ne l'ai intégré que parce que Rudy m'y a poussée. En fait, lors de ma première réunion, les trois autres, Lee, Isabel et... Joan ? Joanne ? – elle est vite partie s'installer à Detroit avec son petit

ami urologue et on a perdu tout contact –, les trois autres n'étaient apparemment pas mon genre de copines. Lee me semblait trop autoritaire et Isabel (trente-neuf ans) trop vieille. J'aurai quarante ans l'an prochain... et Lee est vraiment autoritaire, mais elle n'y peut rien : elle a toujours raison. Grâce à sa nature exceptionnelle, personne ne lui en tient rigueur.

La première réunion s'est mal passée. C'était chez Isabel, qui était encore mariée avec Gary. Je me suis dit : c'est fou ce qu'elles sont sérieuses. Sérieuses et riches. Cela m'a vraiment frappée. Il faut dire que je venais d'emménager dans un petit entresol humide de Georgetown pour un loyer de mille cent dollars par mois à cause du quartier. L'argent était pour moi un sujet délicat. Lee avait l'air de sortir d'une journée de spa chez Neiman¹. Elle était célibataire, toujours étudiante et éducatrice spécialisée à temps partiel. Chacun sait combien c'est payé. Et pourtant, elle vivait tout près de chez Isabel, dans le quartier huppé de Chevy Chase, dans une maison dont elle était propriétaire. Comment ne pas les détester ?

Durant tout le trajet de retour, j'ai expliqué à Rudy, avec force sarcasme et dédain, mais non sans esprit, ce que je leur reprochais et pourquoi je ne pouvais fréquenter des gens qui possédaient un taille-haie électrique, s'habillaient en Ellen Tracy, se souvenaient d'Eisenhower ou sortaient avec un urologue.

— Mais elles sont sympas ! insista-t-elle.

1. Neiman Marcus : grand magasin de standing à Washington (toutes les notes sont de la traductrice).

Ce n'était pas du tout la question. Il y a un tas de gens sympas, mais on n'est pas obligé de dîner avec eux un jeudi sur deux pour échanger des confidences.

Autre problème : la jalousie. De façon assez mesquine, je ne supportais pas que Rudy ait une autre amie que moi. Un soir par semaine, Lee et elle donnaient des cours d'alphabétisation en ville, ce qui les avait rapprochées. Je n'ai jamais redouté que Lee devienne sa meilleure amie car tout les opposait. Néanmoins, je traînais (et je traîne encore) un vieux complexe d'insécurité et j'étais trop névrosée pour voir la beauté potentielle des Grâces.

Certes, nous n'étions pas encore les Quatre Grâces. D'ailleurs, nous n'utilisons toujours pas ce nom en public : trop ringard. On dirait un titre de série télévisée. Les Quatre Grâces, avec Valerie Bertinelli, Susan Dey et Cybill Shepherd, des femmes belles, intelligentes et drôles, mais plus de première jeunesse, il faut bien l'avouer. De toute façon, l'origine de notre nom ne regarde que nous. Il est plutôt drôle et nous reflète bien, mais on n'en parle pas. C'est perso.

Nous rentrions d'un dîner à Great Falls. (Quand celle dont c'est le tour de recevoir n'a pas envie de cuisiner, nous allons au restaurant.) Rudy avait raté la sortie d'autoroute, ce qui nous obligeait à faire un détour. À l'époque, le groupe avait environ un an. Nous venions de perdre Joan/Joanne mais nous n'avions pas encore adopté Marsha, transfuge numéro deux, donc nous étions quatre. J'étais assise à l'arrière. Rudy s'est retournée pour voir mon imitation de la serveuse qui, d'après nous, avait le physique et la voix d'Emma Thompson.

— Attention ! lança Isabel une fraction de seconde avant que la voiture ne percute un chien.

Je revois encore sa gueule et son regard curieux, à peine inquiet, juste avant l'impact. Heurté à l'épaule, il a volé sur le capot de la Saab.

Tout le monde a crié.

— Il est mort, il est mort, c'est sûr ! me suis-je exclamée, pendant que Rudy se garait.

Si j'avais été au volant, j'aurais peut-être poursuivi ma route. J'étais certaine que le chien était mort et je ne voulais pas voir ça. À douze ans, j'ai écrasé une grenouille à vélo et je n'en suis toujours pas remise. Mais Rudy a coupé le moteur et tout le monde est descendu, alors j'ai suivi.

L'animal était vivant, ce que nous ignorions jusqu'à ce qu'Isabel se transforme soudain en une Cherry Ames¹ des autoroutes, en plein MacArthur Boulevard. Vous avez déjà vu quelqu'un faire un massage cardiaque à un chien ? C'est drôle, mais seulement après coup. Sur le moment, c'est un spectacle dégoûtant et palpitant, comme la transgression d'un interdit. Rudy a ôté sa cape noire en cachemire que j'ai toujours convoitée et en a couvert le chien qui, selon Lee, était en état de choc.

— Un véto ! Il nous faut un véto ! criait Isabel.

Hélas, pas une maison en vue, pas un commerce, rien qu'une église sombre, de l'autre côté de la route. Isabel s'est relevée d'un bond et a agité les bras pour arrêter une voiture arrivant en sens

1. Cherry Ames : héroïne d'une série de romans des années quarante à soixante racontant les enquêtes policières d'une infirmière.

inverse. Puis elle s'est précipitée vers le conducteur tandis que je restais plantée là, folle d'angoisse.

Rudy et Lee ont porté le chien sur le siège arrière de la Saab. Du coin de l'œil, je voyais son museau maculé de sang, mais je n'arrivais pas à le regarder franchement.

— Curtis va piquer une crise, ai-je marmonné en voyant une tache sombre sur le siège en cuir fauve de la 900 Turbo.

Rudy, celle qui allait payer les pots cassés si Curtis piquait une crise, ne sourcilla pas.

— Bon, il y a un véto à Glen Echo, a expliqué Isabel en prenant place à l'avant, à côté de Rudy, pour lui indiquer le chemin.

J'ai dû monter à l'arrière avec Lee et le chien. Je ne supporte pas la vue du sang : cela me rend littéralement malade. Un jour, j'ai vu un voisin se rouler sur son propre pied avec sa tondeuse. J'ai carrément vomi sur le trottoir. Alors j'ai regardé par la vitre, concentrée sur les phares des voitures qui illuminaient la façade de l'église : Notre-Dame de la Miséricorde. Mais j'en viens à la chute de cette histoire...

Rudy a roulé à tombeau ouvert jusque chez le vétérinaire de Glen Echo. Il était onze heures du soir, mais un veilleur de nuit au regard endormi l'a appelé. Grace, la chienne, avait un poumon endommagé, une patte fracturée et une épaule déboîtée, mais elle a survécu... Pour la modique somme de mille cent quarante dollars de frais médicaux. Personne n'est venu la réclamer, ce qui n'a rien d'étonnant. À sa sortie de la clinique, Lee et Isabel se sont disputées pour la garder. Ernie, le vieux beagle

d'Isabel, venait de mourir, alors elle a gagné – ou perdu, question de point de vue. Grace est vieille et décatie, comme nous, et elle a cessé de courir les autoroutes, mais elle est adorable, et je ne suis pas très chien. J'ai toujours cru qu'elle avait de quoi nous en vouloir de l'avoir renversée. Pourtant, elle nous adore car nous l'avons sauvée. Le jour anniversaire de notre groupe est devenu celui de Grace, et nous la couvrons de jouets et de friandises.

Voilà donc d'où nous vient notre nom. Vous aurez remarqué que je suis la seule à n'avoir rien fait, à n'avoir accompli aucun acte héroïque, dans cette histoire. Le groupe, de même que Grace, dans sa bienveillance et sa générosité, ne m'en tient pas rigueur. Personne ne m'en a jamais parlé, même pas sous forme de plaisanterie (moi-même, je n'aurais pu résister à la tentation de chambrer, au moins une fois). Non, j'ai toujours été acceptée et, rien que pour ça, je leur serais loyale à vie, même sans cette affection, cette gentillesse, cette fidélité, cette compassion, ce réconfort et cette solidarité.

Il ne s'agit pas d'un ordre religieux, donc nous avons aussi eu notre lot de jalousies, mesquineries, petites vacheries, sans oublier les crises de nerfs occasionnelles. Mais ce n'est rien. Quand je pense que, à cause de mes préjugés, j'ai failli laisser tomber après cette première réunion...

C'est Rudy qui m'a permis de maintenir le cap. C'est drôle, quand on y pense car, de nous toutes, c'est de loin la plus cinglée. La plus normale, c'est Lee. Au point qu'on l'appelle ainsi, et qu'elle le prend comme un compliment. Cela en dit long...

2

LEE

Notre première réunion eut lieu le 14 juin 1988, chez Isabel, dans Meadow Street. Elle avait préparé du poulet thaï avec une sauce aux cacahuètes et des nouilles. Nous étions alors cinq : Isabel, Rudy, Emma, Joanne Karlewski et moi, et quatre d'entre nous avaient apporté une salade. Sur ma proposition, nous avons décidé de nous répartir les tâches : à moins de recevoir les autres et de préparer le plat principal, Rudy était chargée des amuse-gueule, Emma des salades, Joanne du pain, Isabel des fruits et moi du dessert. À part Rudy, qu'il a fallu transférer des amuse-gueule au dessert parce qu'elle est toujours en retard, chacune a conservé son rôle.

Jusqu'en septembre 1991, les réunions se tenaient le premier et le troisième mercredi du mois. Ensuite,

j'ai repris mes études et, à cause d'un problème de cours du soir, nous sommes passées au jeudi, de 19 h 30 à 22 heures ou 22 h 15, et l'on s'y tient à peu près. Les premières années, le repas était suivi par un débat d'environ une heure sur un thème choisi la semaine précédente – les rapports mère/fille, l'ambition, la confiance, la sexualité, etc. Nous avons laissé tomber ce rituel et je le déplore. De temps en temps, je propose de le reprendre, mais personne ne me soutient.

Emma prétend que nous avons épuisé tous les sujets, ce qui n'est pas faux. Toutefois, je crois surtout qu'elles ont la flemme : il est bien plus facile de bavarder que d'organiser ses pensées autour d'un vrai sujet et de s'y tenir. Bien que j'adore papoter, le niveau de nos discussions était bien meilleur quand elles étaient structurées.

À l'époque où Susan Geiser était des nôtres (de février 1994 à avril 1995), nous avons institué la règle des quinze minutes, qui est toujours en vigueur, même si elle n'est plus nécessaire depuis le départ de Susan. Les Grâces étaient quatre depuis un bon moment quand Isabel a rencontré Susan et lui a proposé de nous rejoindre. Pleine de qualités, elle promettait d'être intéressante et drôle. Hélas, elle avait un gros défaut : c'était un vrai moulin à paroles. Cela ne me dérangeait pas tant que cela, mais Emma et Rudy, elles, devenaient folles. Un soir, avec ce tact merveilleux dont elle seule est capable, Isabel a donc suggéré la règle des quinze minutes. Depuis, chacune dispose d'un quart d'heure pour raconter comment elle va, ce qu'elle a fait, bref, pour raconter sa vie. Personne ne chronomètre les

interventions. De toute façon, j'en ai généralement terminé en cinq minutes, alors que Rudy en prend au moins vingt, donc tout va bien.

Emma et Rudy disent toujours que c'est moi qui ai eu cette idée, que j'ai tout planifié et organisé. En vérité, Isabel est aussi responsable que moi. Nous étions amies depuis environ un an et demi, depuis un soir de Halloween où Terry, son fils, a vomi sur mes chaussures neuves. C'était mon premier Halloween dans la maison de Chevy Chase et je passais un bon moment à distribuer du pop-corn et des pommes d'amour aux enfants qui se présentaient par dizaines. Moi qui venais d'une tour de College Park, j'étais sidérée de les voir si nombreux dans le quartier. Et ils étaient tellement mignons dans leurs petits déguisements de princesse, de sorcière ou de ranger... Je l'avoue, j'avais un désir d'enfant. À 20 h 30, plus personne ne sonnait et, à 21 heures, la fête était terminée.

J'allais éteindre la lumière sous le porche avant de monter prendre ma douche quand quelque chose a heurté ma porte avec un bruit sourd. J'ai cru que quelqu'un me lançait l'une des citrouilles que j'avais sculptées et disposées sur mes marches. En regardant dans le judas, j'ai vu un garçon. Puis un second. Ils n'étaient pas déguisés. J'en ai reconnu un, alors j'ai ouvert.

— Des bonbons ou un sort !

Cela les a beaucoup amusés. Ils étaient littéralement pliés en deux de rire. Un rire d'ivrogne.

— Vous êtes des clowns ? ai-je demandé.

— Non, on est des bandits, répondit celui qui, je l'ai su plus tard, s'appelait Kevin.

Ils ont pouffé de plus belle. Ils portaient des taies d'oreillers pleines de friandises, le butin de toute une soirée de porte-à-porte. Ce qui signifiait que personne ne les avait pris en main. Et on se demande pourquoi les jeunes d'aujourd'hui tournent mal...

Ces deux-là avaient frappé à la mauvaise porte.

— Je te connais, toi, ai-je dit en désignant Terry. Tu habites Meadow Street, la maison blanche, au coin de la rue. Ta mère est au courant que ton copain et toi êtes dehors ?

— Ben oui...

Toutefois, il ne riait plus. Dans la nuit fraîche et humide, ses cheveux blonds étaient dressés sur sa tête et il avait les joues rouges. Terry avait quinze ans, à l'époque, mais il semblait bien plus jeune avec ses vêtements trop amples et difformes, comme un petit garçon déguisé en adulte.

Je m'en suis ensuite prise à Kevin :

— Tu habites où, toi ?

— Leland Street, a-t-il marmonné en reculant vers l'escalier.

Je fais toujours cet effet-là sur les enfants : quand je suis sévère, ils se calment aussitôt, mais pas par peur. Je leur fais voir la réalité à travers mon regard : de façon rationnelle.

— De quel côté de Connecticut ?

— Ce côté-ci, répondit Kevin.

— Bien. (Je ne voulais pas qu'il traverse cette artère fréquentée en état d'ivresse.) Alors tu rentres chez toi tout de suite. Et donne-moi ta bouteille. Confisquée !

Je tendis la main.

Kevin avait l'air d'un bébé, lui aussi, mais pas très avenant. Il avait les cheveux à ras et un faux tatouage figurant une tête de mort sur la joue. D'après moi, il était en bonne voie vers le look nazi.

— Allez vous faire foutre ! De toute façon, c'est Terry qui l'a.

Sur ce, il a descendu les marches pour gagner le trottoir d'un pas chancelant.

— Salut, T ! On se verra quand y aura plus la vieille conne !

— Charmant...

Terry a reculé et a heurté la porte moustiquaire, affichant un sourire qui se voulait désinvolte.

— Kev est un enfoiré, bredouilla-t-il. Excusez-le...

Il a lâché sa taie d'oreiller.

Je l'ai ramassée. Une bouteille de vodka presque vide gisait au fond, au milieu des bonbons. J'ai déplacé une citrouille et posé la bouteille sur la rambarde.

— Tu peux rentrer chez toi tout seul ?

— Oui.

Mais il ne broncha pas, sur le point de s'écrouler.

— Allez, on y va..., ai-je soupilé.

Je l'ai pris par le bras. Si aujourd'hui il mesure un mètre quatre-vingts format armoire à glace, à l'époque, nous étions à peu près de la même taille. Étant plus forte que lui, je n'ai pas eu de mal à le soutenir pour remonter le trottoir désert jusqu'au coin de la rue. Au départ, il a protesté puis il est devenu de moins en moins bavard. Si le porche avait été éclairé, j'aurais peut-être remarqué que Terry était pâle, le teint verdâtre, et qu'il était en nage.

Devant la porte, il a soudain reculé. Je me suis dit qu'il redoutait des réprimandes.

À peine avais-je frappé qu'Isabel a ouvert en tendant un saladier de mini-Snickers. En la reconnaissant, je n'ai pas pu m'empêcher de lui sourire. C'était la femme entre deux âges au visage sympa qui promenait son beagle sur un terrain vague que nous appelions le parc des chiens, et où j'emmenais Lettice, mon épagneul breton.

— Terry ? fit-elle fronçant les sourcils.

— Maman ?

Enfin, il n'est pas allé plus loin que « Mam... ». S'il avait refermé la bouche à temps, mes chaussures neuves auraient été épargnées. Hélas, un jet répugnant de M&Ms, de Milky Way et de vodka à moitié digérés a jailli pour asperger mes Ferragamo en daim gris clair achetées la veille.

Isabel est sortie en trombe, Gary sur les talons. Je ne me rappelle pas ce que j'ai pensé de lui, cette première fois. Pas grand-chose : un mari plus âgé, petit et trapu, quelconque. Il a fini par prendre Terry en main tandis qu'Isabel s'occupait de moi.

Depuis, j'ai passé beaucoup de temps dans cette cuisine... Isabel est différente des autres amies que j'ai pu avoir. Au départ, même si je l'aimais beaucoup, je n'imaginai pas que nous puissions être proches, d'abord à cause de notre différence d'âge. Elle n'a que huit ans de plus que moi, mais j'avais l'impression que c'était bien plus. Pour elle, nous ne sommes pas de la même génération. À mon avis, il y a autre chose : certains savent dès le départ ce que d'autres n'arrivent pas à apprendre en toute une vie. Et puis ses cheveux striés de gris

coiffés en chignon et ses tenues démodées la vieillissaient (au fil des années, je l'ai aidée à trouver un style). Il n'empêche qu'elle était encore belle. Ce soir-là, je lui ai trouvé un air de Madone vieillissante. C'était en 1987, ses vrais problèmes n'avaient pas encore commencé. Pourtant, son visage exprimait une certaine tristesse, et de la sérénité, aussi, comme si elle était illuminée de l'intérieur. C'est extraordinaire.

Et puis... Malgré une vie bien remplie, avec mes cours à temps partiel, mes études et ma thèse à rédiger, je me sentais un peu seule. Voire... en quête d'une mère. Certes, j'en ai une. « Oh que oui ! », dirait mon mari. Néanmoins, je recherchais sans doute à me faire un peu mater.

D'après Emma, je ne comprends rien à l'ironie. Elle se trompe : à part Isabel, aucune des Grâces n'a d'enfants. Or la seule qui en veuille, c'est moi, et je n'y arrive pas. Isabel et moi sommes faites pour être mères, bien que nous ayons toutes les deux eu des parents plutôt distants. Moi, je meurs d'envie d'être mère, d'être maternée, et Isabel materne tout le monde. Mais qui l'a maternée, elle ? Personne.

Finalement, l'ironie du sort n'a peut-être rien à voir là-dedans. C'est simplement pathétique.

Elle m'a fait enlever mon pantalon et enfiler des chaussettes propres (appartenant à Terry). Puis elle m'a servi une tasse de cidre chaud aux épices pendant qu'elle nettoyait mes chaussures dans le lavabo de sa salle d'eau. Ensuite, nous avons eu une conversation très agréable. Elle m'a posé des questions sur moi. Je me rappelle notamment lui avoir raconté les frasques de mes deux frères, quand ils étaient

adolescents. Cela ne les a pas empêchés de devenir des piliers de la société, selon l'expression consacrée. Je ne voulais pas qu'elle s'inquiète pour Terry. Je ne suis pas restée longtemps mais, en partant, je me suis rendu compte qu'elle en savait bien plus sur moi que moi sur elle.

Le lendemain, Terry est passé me présenter de très gentilles excuses et m'inviter à dîner chez eux. Voilà comment Isabel et moi sommes devenues amies. Quand on n'allait pas chez l'une ou l'autre, on se voyait pour promener Lettice et Ernie, jouer au tennis ou se balader à la campagne. Le jour où Terry a décidé de faire ses études à McGill, à Montréal, j'ai pleuré avec elle. Elle m'a écoutée raconter par le menu la longue entreprise de séduction de mon mari. Après qu'elle a quitté Gary, elle et Grace ont passé trois semaines dans ma chambre d'amis. Et quand elle a eu son cancer, j'avais l'impression que c'était moi qui étais malade. Bref, je ne m'imagine pas sans Isabel et je me rappelle à peine ma vie avant de la rencontrer.

Environ un an après le Halloween aviné de Terry, nous étions assises par terre, sur le lino, à sécher nos chiens après leur dernier bain de l'été, quand Isabel a déclaré :

— Leah Pavlik, tu passes trop de temps dans cette cuisine avec moi. Tu devrais sortir, jouer avec des amies de ton âge.

— C'est toi qui devrais sortir et jouer avec des amis de mon âge.

Nous avons ri, puis je ne sais plus comment c'est venu, mais l'idée a germé de créer un groupe de femmes.

J'ai toujours eu un tas de copines et j'avoue que j'aime bien régenter mon monde. En sixième, j'ai créé un groupe de filles qui se réunissait dans le sous-sol de ma maison. Au lycée, je secondais la capitaine des pom-pom girls, puis j'ai été présidente de ma sororité à la fac... Depuis mon arrivée à Washington, je ne m'étais pas fait beaucoup d'amies, à part Isabel, sans doute parce que je suis débordée. J'adorais l'idée de fonder un groupe. Ce ne serait pas un club de lecture, ni un groupe politique ou féministe. De temps en temps, nous réunirions des femmes qui s'appréciaient et se respectaient pour échanger des expériences et débattre de questions intéressantes. Un objectif plutôt modeste. Nous ignorions que nous étions en train de semer les graines d'un jardin superbe.

C'est Isabel qui a dit cela, des années plus tard, pas moi. Elle a déclaré que nous cultivions de bons légumes pour se nourrir et des fleurs magnifiques pour le plaisir. Je lui ai demandé de quel côté elle me situait, certaine qu'elle voyait en moi un légume nourrissant : elle trouvait que j'étais les deux. « On est toutes un peu les deux, imbécile ! » a-t-elle déclaré texto.

Ah, les premières impressions... Au bout d'un an, j'ai suggéré que nous racontions ce que nous avions pensé les unes des autres lors de la première réunion (pour celles qui ne se connaissaient pas déjà). J'ai commencé en avouant qu'Emma m'avait donné l'impression d'évoluer dans le milieu artistique, qu'elle me faisait penser à une star du rock (une star en perte de vitesse, voulais-je dire, à cause de cet air blasé qu'elle aime afficher. En réalité, elle n'est

pas du tout blasée et je ne comprends pas pourquoi elle cherche à tout prix à avoir l'air « cool »). Ravie, elle a voulu savoir à quelle star je pensais. J'ai répondu Bonnie Raitt¹, car elles avaient toutes les deux de beaux traits fins et, il faut l'avouer, le même air arrogant, parfois, sans oublier ses longs cheveux blond vénitien coiffés... disons, par ses soins (je ne voudrais pas être méchante). Je brûle de présenter Emma à Harold, mon coiffeur, mais elle dit qu'elle a la flemme d'y aller.

Rudy et Emma ont toutes les deux révélé avoir aimé Isabel d'emblée, l'avoir trouvée formidable, quoique un peu vieux jeu et un tantinet conservatrice. « Une mère de famille, mais dans le bon sens du terme », selon Emma. « Non, une femme maternelle », d'après Rudy. Je me rappelle que, lors de cette première réunion, Isabel portait un tablier en toile rouge sur son pull et son pantalon et qu'elle l'a gardé toute la soirée. Elle avait oublié de l'enlever, ce qui prouve son absence totale de vanité. Mais conservatrice ? Jamais de la vie ! Cette première impression était totalement erronée. En voici la preuve :

Pour Isabel, Rudy était l'une des plus belles femmes qu'elle ait jamais vues, un avis qu'Emma et moi partageons. Nous sommes toutes normales, physiquement, plutôt dans la moyenne. Mais Rudy, elle, est d'une beauté remarquable. Partout où elle va, elle attire l'attention, avec son teint de porcelaine, son corps de top model, ses cheveux noir de jais, soyeux et dociles... Si elle avait seulement un

1. Chanteuse de country née en 1949.

visage superbe, on pourrait la détester mais, sous ces traits classiques il y a tant de douceur, d'innocence et de vulnérabilité, qu'elle réveille l'instinct de protection. Tout le monde veut sauver Rudy, surtout les hommes, dit-elle. Hélas, il faut bien admettre que, pour l'heure, personne ne s'est dévoué.

Emma m'a trouvée très star du rock, aussi. Laquelle ? ai-je demandé avec enthousiasme. Un jour, un vieux beau m'avait dit que je lui rappelais Mary Osmond¹ pour son côté désinvolte. Emma m'a répondu : « Sinéad O'Connor. » Quoi ? « Oh, pas à cause du crâne rasé, même si tu avais les cheveux très courts, à l'époque, Lee. Je pensais surtout à ce côté froid et bien pensant. » Sympa, merci ! J'étais offusquée, mais Emma a ajouté : « Mais enfin, Sinéad O'Connor est sublime ! Tu n'as jamais remarqué ses yeux ? » Non. « C'est une femme superbe. Pour moi, c'était un compliment. » Ah bon ? J'en doute. Quoi qu'il en soit, je ne ressemble absolument pas à Sinéad O'Connor. Je ressemble à ma mère : petite, noueuse, sombre et intense. Et je ne suis jamais bien pensante, même s'il est vrai que j'ai souvent raison.

Donc les premières impressions...

En épousant Henry, je me disais que j'aurais peut-être moins besoin des Grâces, moins de temps et d'énergie à leur consacrer. Rien de tout cela ! Pendant sept ou huit mois, j'étais tellement obnubilée par mes ébats avec Henry que rien d'autre ne s'imprimait dans ma conscience. Ce phénomène ne concernait pas spécifiquement les Quatre Grâces.

1. Actrice et chanteuse née en 1959.

Cette période de ma vie a beaucoup amusé Emma et Rudy. J'ignore quelle image elles avaient de moi avant ma rencontre avec Henry. Celle d'une prude, je suppose, ce qui n'est pas le cas. Je ne l'ai jamais été. Certes, je ne jure pas et je préfère garder certaines pensées pour moi, ne pas les partager avec le monde entier. Ou alors je les exprime apparemment en termes désuets, voire pittoresques. Alors quand j'ai rencontré Henry et que le sexe est devenu l'unique préoccupation de mon esprit notoirement rationnel et peu imaginatif, elles ont trouvé cela hilarant.

J'aurais pu ignorer leurs rigolades et me contenter de me taire mais, pour une raison inconnue, sans doute mes hormones en folie, je ne pouvais m'empêcher d'en parler. Pas moyen de tenir ma langue ! Il faut dire que, à trente-sept ans, je vivais tout cela pour la première fois. Un jeudi soir, j'ai commis l'erreur de dire à mes amies combien Henry était beau dans son uniforme en coton bleu, avec son nom brodé en or sur sa poche et « Patterson & Son plomberie » inscrit dans le dos. Et il portait ses outils sur son ceinturon ! Ah, ce ceinturon ! Rudy et Emma m'ont répondu qu'elles connaissaient ça. Je parle du summum du charme viril, ce mélange irrésistible de sensualité et d'efficacité. Même Isabel a admis que le concept ne lui était pas étranger. Je me demande bien où j'étais, toutes ces années...

Ensuite, j'ai commis une erreur encore plus grave : je leur ai parlé de sa première visite (ce n'était que pour déboucher mes toilettes. Je ne l'avais pas encore engagé pour changer les canalisations et installer un nouveau chauffage). Pour que

je comprenne ce qui clochait et comment il pouvait réparer, il m'a montré un croquis, dans un manuel de plomberie. « Ça fait partie du service », m'a-t-il expliqué de sa voix grave, avec son charmant accent du Sud, « un client informé, c'est un client satisfait ». Il avait les manches relevées et, par la fenêtre de la salle de bains, le soleil illuminait chaque poil de ses avant-bras que je qualifierais de noueux. Il faut voir cette illustration pour comprendre, mais croyez-moi : l'engin qui se fraye un chemin dans les courbes de la cuvette des toilettes ressemblait vraiment à un pénis dans un vagin.

Imaginez les histoires de plombier que j'endure depuis quatre ans !

Encore une ironie du sort. Outre le désir sain et libérateur que je ressens pour lui depuis notre rencontre, Henry serait, à mes yeux, le meilleur des pères. Mes gènes appelaient les siens, dis-je en plaisantant. Ensemble, nous ferions de superbes bébés juifs-protestants, intellos-ouvriers (l'élément intellectuel provenant de mes parents, pas de moi : mon père enseigne la physique quantique à Brandeis et ma mère est agent de change). Mais les choses ne s'annoncent pas très bien de ce côté-là. Apparemment, il y a quelque chose qui cloche dans la tuyauterie de mon plombier, à moins que ce ne soit chez moi, on ne sait pas très bien.

Je m'efforce de ne pas penser à ce qui pourrait nous arriver de pire : ne pas avoir d'enfant. C'est tellement triste... et bizarre. Je ne me suis jamais imaginée sans enfant. Quand je pense à toutes ces années passées à prendre la pilule ou à utiliser stérilet, diaphragme et autres spermicides...

J'ai mieux réussi à dissimuler ces craintes au reste du groupe que ma libido hilarante. Pourquoi ? Pour sauvegarder l'image qu'elles ont de moi, celle de la fille responsable, raisonnable, assurée, je suppose. Je ne tiendrai sans doute plus très longtemps.

Mais Isabel est déjà au courant, comme d'habitude. Un jour, elle m'a confié que, sans moi, elle n'aurait pu supporter son divorce puis son cancer et sa chimio. C'est très gentil, et ça ne m'étonne pas d'elle, mais ce n'est pas vrai. En revanche, si le pire se produit, si Henry et moi n'arrivons pas à avoir un enfant, je suis certaine de ne pouvoir le supporter sans Isabel.

RUDY

Je me demande comment font mes amies pour me supporter. Je suis constamment en quête d'attention... À leur place, je fuirais comme la peste. Or elles sont toujours tellement patientes ! Elles sont d'un soutien sans faille. « C'est très bien, Rudy », disent-elles en me prenant dans leurs bras. Je dois comprendre par là que tout va bien puisque personne ne m'a encore passé la camisole de force. Elles ont raison, même si j'ai toujours envie de toucher du bois quand elles me disent ça.

Ce que tout le monde ignore, même Emma qui croit tout savoir sur moi, c'est le rôle crucial des antidépresseurs dans ma santé mentale : norpramine, amitriptyline et, avant eux, protriptyline et alprazolam, sans oublier le méprobamate et j'en passe.